

MES AMIS COLLABORATEURS.

n'est tenu à l'impossible", mais comme issue honorable de la situation.

Une garantie pour moi que ces conditions seront bien accueillies, c'est qu'un grand nombre m'ont exprimé, par lettre, qu'ils ne prétendaient rien aux récompenses matérielles; leur ambition suprême était de faire du bien à l'Œuvre, et de jouir du fruit des Messes. La preuve en est dans le fait que la majeure partie des souscripteurs ont continué de m'envoyer leur contribution après la date fixée pour le tirage. Et je ne doute pas que beaucoup continuent encore de le faire.

A ce sujet voici ce que nous allons établir:

Mon intention arrêtée est de ne plus faire aucune démarche. Ceux qui, comme par le passé, voudront me venir en aide seront libres de le faire dans la mesure de leur générosité et de leurs moyens. Ou pourra même continuer, sous la forme établie, de petits livrets, mais seulement si on m'en fait la demande. Dans ce cas, ce sera une œuvre de zèle pure et simple où chaque souscripteur de 10 centins aura part, du moment qu'il versera son obole, à toutes les messes qui se diront dès ce jour jusqu'au 1er janvier 1899 pour les bienfaiteurs, tel que déjà expliqué.

En terminant, un mot d'explication sur les causes de mon retard:

Plusieurs de mes correspondants, m'écrivent lettre sur lettre pour savoir si leur envoi m'est parvenu. Cette anxiété est bien naturelle. En effet, il paraît étrange que des lettres envoyées en Septembre et Octobre, 1893 n'aient pas encore reçu de réponses au mois de Juin, 1894.

Ce qui paraît un mystère cesserait d'être tel, si l'on voulait bien ne pas perdre de vue que je demeure au fond des bois, que je suis à deux jours de marche du premier bureau de poste et qu'entre ce bureau et ma mission, il n'y a pas de service postal. Arrive-t-il que les besoins de mon œuvre me retiennent au Lac Timagami, je suis comme séparé du reste du monde, et je suis des

vais m'en revenir à Timagami en plus grande hâte, ce n'était donc pas le temps de répondre à cette multitude de correspondants. J'apportai la malade chez moi et là, à loisir, j'en pris connaissance; voilà ce que je fais actuellement, je réponds. Comme il eut été long et fatigant de donner ces explications à chaque lettre, j'ai fait faire cet imprimé pour simplifier la besogne.

Maintenant que le mystère est élucidé, j'espère que personne ne m'en voudra. Je ne puis faire tout simplement que le possible et pas davantage; cela, avec la meilleure volonté du monde. Encore, à l'heure qu'il est, je ne puis absolument quitter ma mission et je dois attendre, pour mettre toutes mes réponses à la poste, que je puisse descendre. Si j'avais ce qu'il me faut pour vivre, je ferais bien autrement; mais, obligé que je suis de gagner mon pain et celui des autres à la sueur de mon front et du labeur de mes mains, je reste là où la nécessité m'enchaîne. Tout le monde comprend qu'il est assez difficile de faire de la colonisation de cette manière: cependant, j'ai l'obstination de croire encore au succès; car, Dieu a des voies et des desseins qui ne ressemblent pas à ceux des hommes et en Lui seul est toute mon espérance.

Je prie mes amis, ceux qui m'ont assisté, et en particulier, les zélés qui ont bien voulu se charger de collecter pour mon œuvre, de recevoir de nouveau mes plus sincères remerciements. J'espère qu'ils continueront à m'écrire comme par le passé, et je serai toujours heureux de leur rendre tous les services qu'ils requerront en vue de la colonisation. Cependant si la réponse se fait attendre, je prie bien tous ces bons amis, de vouloir ne pas oublier que je demeure à deux cents milles au milieu des bois.

G. A. M. PARADIS, P^{TRE}.

MISSIONNAIRE-COLONISATEUR.

Sturgeon Falls, (a) Ont.,

2 Juillet, 1894.

(a) N. B. — C'est aux ateliers du jour-

cents milles au milieu des bois.